

# Jomini

Autor(en): **Lecomte, H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **51 (1906)**

Heft 5

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-338461>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# REVUE MILITAIRE SUISSE

Ll<sup>e</sup> Année

N<sup>o</sup> 5

Mai 1906

## J O M I N I

Au moment où son pays natal s'apprête, enfin, à honorer, par un modeste monument, la mémoire de Jomini, nous croyons de notre devoir de lui consacrer ici quelques pages.

Tandis que les saines théories stratégiques et tactiques risquent de sombrer sous la masse confuse et contradictoire des renseignements tirés de la prétendue « expérience de la guerre », il n'est pas inutile de rappeler l'œuvre de celui qui, il y a cent ans, a posé les bases de l'art militaire moderne.

Peut-être quelque lecteur studieux, après avoir lu et médité les récits de la dernière guerre, constatera-t-il, comme nous, y avoir appris fort peu de chose qui ne soit pas contenu soit dans l'immortel chapitre : *Principes généraux de l'art de la guerre*, écrit et publié par Jomini au cours de la mémorable campagne de 1806-1807; soit dans le *Résumé stratégique* qui termine le premier volume de la dernière édition de son *Précis de l'art de la guerre*.

Nous nous proposons d'analyser et de résumer ici l'œuvre de Jomini, sans toucher à sa carrière mouvementée et à son caractère. La justification morale de Jomini a été faite, ici et ailleurs, par des plumes plus compétentes que la nôtre; le monument que le Canton de Vaud lui élève en est le couronnement. Cela nous dispense d'y revenir. Nous nous bornerons donc aux détails biographiques indispensables à la compréhension de son œuvre.

Nous consacrerons un prochain article à Clausewitz, le Jomini allemand, et nous chercherons à montrer qu'il y a, entre les idées de ces deux grands penseurs, moins de différence qu'on ne le croit généralement et qu'ils ne le croyaient peut-être eux-mêmes.

A seize ans, en 1795, Jomini, jeune homme passionné pour tout ce qui était militaire, lisait les campagnes du Grand-Fré-

déric et cherchait vainement à comprendre comment et pourquoi, à Leuthen, 30 000 hommes en avaient battu 80 000 également bien armés, instruits et disciplinés. S'étant reconstitué, d'après le texte, un plan du champ de bataille, il y vit la presque totalité de l'armée prussienne mise en action d'abord contre l'aile gauche puis contre le centre des Autrichiens, et en tira, dans son esprit, la conclusion que *tout général qui engagerait ainsi la totalité de ses forces contre une fraction de l'ennemi vaincrait infailliblement*.

Les victoires de Napoléon en 1796 frappèrent vivement l'esprit de Jomini; il y retrouva, appliqué, non plus à une bataille mais à toute une campagne, le même principe qu'il avait déduit de la bataille de Leuthen. L'étude critique des guerres des années suivantes ne fit qu'affirmer et développer ses convictions; presque partout il voyait la victoire ou la défaite suivre l'application ou le mépris de ce même principe; d'autre part, il avait beau lire tous les ouvrages sur la matière, il ne l'y trouvait nulle part énoncé. Finalement, à l'âge de 22 ans, il se donna pour tâche de combler cette lacune et de démontrer lui-même les principes fondamentaux de l'art de la guerre, par l'étude raisonnée de quelques campagnes.

Retardé par les occupations multiples de l'auteur, l'ouvrage, intitulé *Traité des grandes opérations militaires*, n'était pas encore terminé lorsqu'en 1805 Jomini fit ses premières armes comme chef de bataillon suisse, aide-de-camp volontaire du maréchal Ney. Deux volumes sur cinq étaient cependant sortis de presse et Jomini eut la bonne fortune de pouvoir les remettre lui-même à Napoléon, au lendemain d'Austerlitz, en lui signalant le chapitre le plus important. Quelques jours après, Napoléon se fit lire ce chapitre.

La stratégie est devenue depuis l'époque napoléonienne une marchandise si courante que Clausewitz a pu écrire, vingt-cinq ans après Jomini :

Les formes et les moyens que la stratégie emploie sont si simples et si connus par leur application réitérée que le bon sens ne peut que sourire de toute l'emphase que la critique met souvent à en parler.

Il n'est donc pas inutile pour couvrir Jomini du reproche d'avoir enfoncé des portes ouvertes en proclamant des principes connus de toute éternité, de reproduire ici les remarques suggérées à Napoléon par cette lecture :

Eh bien, qu'on prétende maintenant que le siècle ne marche pas. Voilà un jeune chef de bataillon qui fait le bréviaire des généraux en chef. Mes professeurs de Brienne et de l'école militaire ne m'ont jamais rien enseigné de semblable.

Que fait donc le ministre de la police de laisser imprimer un livre comme celui-là, sans me le dire ! Un pareil ouvrage peut instruire nos ennemis, et on ne devrait pas le laisser vendre.

Au fait, j'y mets peut-être trop d'importance ; les généraux ne lisent plus ; ce sont les jeunes officiers seuls qui lisent et qui en profiteront, mais ils ne commandent rien et ne me sont pas dangereux.

Là dessus l'empereur fit porter Jomini au tableau d'avancement pour le grade de colonel. C'est en cette qualité que Jomini fit la campagne de 1806-1807. Il eut l'occasion, avant la guerre, d'offrir ses deux premiers volumes au roi de Prusse, fait intéressant à noter pour le développement de ce qu'on a appelé la stratégie « allemande » <sup>1</sup>.

Il eut également l'occasion d'écrire, le 15 septembre 1806, pour le maréchal Ney, un mémoire confidentiel : *Des probabilités d'une guerre avec la Prusse et des opérations qui auront probablement lieu*. On ne saurait trop recommander l'étude de ce mémoire <sup>2</sup> à ceux qui, hypnotisés par les victoires allemandes, proclament, à la suite du général Pierron <sup>3</sup> que les premières saines notions de stratégie datent de Clausewitz.

Notons, en passant, que quelques semaines plus tard, à Berlin, Jomini adressa à l'empereur un nouveau mémoire sur *l'utilité d'une alliance avec la Prusse*, qui fut fort mal reçu. A ce moment la Prusse était assez bien disposée ; on négociait un armistice. En suivant le conseil de Jomini, Napoléon se fût peut-être attaché la puissance qui devint par la suite sa plus implacable ennemie.

Les deux volumes publiés par Jomini en 1804 étaient essentiellement historiques et ne renfermaient que quelques aperçus stratégiques ; la conclusion, l'exposé des principes ne devait venir que dans le dernier volume. Sur une observation du général Bertrand, qui disait ne pas comprendre où Jomini voulait en venir, celui-ci rédigea en décembre 1806, à Posen, le chapi-

<sup>1</sup> Lire à propos de l'influence des écrits de Jomini sur les généraux prussiens et russes de 1812-1815, le discours du général russe Boutourlin, du 7 avril 1817.

<sup>2</sup> *Jomini, sa vie et ses écrits*, par le colonel Lecomte, p. 40-51.

<sup>3</sup> Préface du général Pierron à la traduction de Clausewitz, par le lieutenant-colonel Vatry.

tre : *Principes généraux de l'art de la guerre*, dont nous avons parlé plus haut. Par suite de déplacements incessants de l'auteur, ce chapitre ne fut imprimé que vers la fin de 1807, à Glogau. Entre temps, Jomini avait publié un troisième volume de son *Traité*; les deux autres ne parurent qu'en 1810. Dans les rééditions qui se succédèrent jusqu'en 1855, l'ouvrage s'amplifia. A l'origine, il ne devait comprendre que la comparaison des guerres de Frédéric avec les premières campagnes de Napoléon en Italie. En définitive, il finit par embrasser, sous des titres divers, l'histoire critique de toutes les guerres de Frédéric, de la Révolution française et de l'Empire. Le chapitre de principes de 1807 s'amplifia lui aussi en un *Précis de l'art de la guerre*, publié pour la première fois en 1830, et réédité pour la dernière fois en 1894, vingt-cinq ans après la mort de l'auteur<sup>1</sup>.

En somme, toute la théorie de Jomini est dans le chapitre de 1807 et dans le *Précis* de 1830-1894. Tout le reste n'est qu'exemples historiques à l'appui.

Nous donnons ci-dessous le résumé du chapitre de 1807<sup>2</sup>; nous indiquerons ensuite les modifications qu'il a subies dans le *Précis*.

Jomini écrivait :

*Le principe fondamental de toutes les combinaisons militaires consiste à opérer, avec la plus grande masse de ses forces, un effort combiné sur le point décisif.*

Les moyens d'appliquer cette maxime sont :

- 1<sup>o</sup> Prendre l'initiative stratégique des mouvements.
- 2<sup>o</sup> Diriger ses mouvements sur la partie faible la plus avan-

<sup>1</sup> Ci-dessous la liste des ouvrages de Jomini, tels qu'ils se trouvent actuellement en librairie :

*Traité des grandes opérations militaires* (guerres de Frédéric II), 3 vol., 1 atlas.

*Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution*, 15 vol., 4 atlas.

*Vie politique et militaire de Napoléon*, 4 vol. et un atlas.

*Précis politique et militaire de la campagne de 1815*, 1 vol.

*Précis politique et militaire des campagnes de 1812 à 1814* (extrait des souvenirs inédits), 2 vol.

*Précis de l'art de la guerre*, 2 vol., 1 atlas.

<sup>2</sup> A notre grand regret, nous n'avons pas en mains le texte original. Nous résumons le chapitre tel qu'il est reproduit au tome 8 du *Traité*, édition de 1816, avec cette annotation : « Ce chapitre, composé en 1806 à Posen, fut imprimé pour la première fois en 1807; il a été augmenté depuis de quelques articles et notes relatives aux événements postérieurs. » Il est fort peu probable que ce texte présente des différences essentielles avec celui de 1807.

*tageuse. Le choix de cette partie dépend de la position de l'ennemi.* Dans les lignes d'opérations doubles, ou contre des positions stratégiques morcelées, ce sera le centre; dans le cas contraire, l'une des extrémités.

3° *Ne pas attaquer les deux extrémités en même temps, à moins que l'on n'ait des forces très supérieures.*

4° *Tenir ses masses rassemblées sur un espace à peu près carré.*

5° *Faire commettre à l'ennemi les fautes contraires.*

6° *Ne rien négliger pour être instruit des positions et mouvements de l'ennemi.*

7° *Dès qu'on a atteint le point voulu, marcher à l'ennemi et le combattre.*

8° *Pour la bataille, avec des troupes aguerries et dans un terrain ordinaire, l'offensive absolue ou l'initiative d'attaque convient toujours mieux.* Exceptionnellement, il peut être plus convenable d'attendre l'ennemi dans une position reconnue, afin de prendre l'offensive lorsque ses troupes seront épuisées par leurs premiers efforts.

9° *L'ordre de bataille doit avoir pour but de procurer aux troupes mobilité et solidité.*

10° Dans l'ordre de bataille défensif mettre les bataillons en ligne, pour l'attaque les former en colonne <sup>1</sup>.

11° Il faut *pousser vivement une armée battue.* Une victoire sans poursuite n'est guère qu'un déplacement de troupes sans utilité réelle.

12° Pour rendre le choc décisif, il faut *soigner le moral de l'armée.*

Il résulte de ce qui précède que la science de la guerre se compose de trois combinaisons principales :

*Embrasser le théâtre d'opérations de la manière la plus avantageuse ;*

*Porter ses masses le plus rapidement possible sur le point décisif de la zone d'opérations primitives ;*

*Combiner l'emploi simultané de sa plus grande masse sur le point décisif d'un champ de bataille.*

Tels sont les principes de l'art de la guerre posés par Jomini. Ceux qui se donneront la peine de les lire attentivement et de

<sup>1</sup> Ce point 10° ne doit pas être pris à la lettre; il contient néanmoins l'idée maîtresse juste aujourd'hui encore, que, pour l'attaque, il faut des formations profondes.

les méditer y trouveront, à peu de choses près, la quintessence de toute la stratégie et la tactique modernes, c'est-à-dire de tout l'art militaire proprement dit, de tout ce qui concerne la conduite de la guerre. Ce qu'il n'y trouveront pas, ce sont les bases de cette science que Machiavel a créée et dans laquelle Clausewitz a excellé, qui tient le milieu entre la politique et l'art militaire, et qu'on a appelé la politique de la guerre.

Jomini le sentait, c'est pourquoi il ajoutait :

Je n'ai pas besoin d'observer à mes lecteurs que je n'ai traité ici que les principes relatifs à l'emploi des troupes, ou la partie purement militaire; d'autres combinaisons sont indispensables pour bien conduire une grande guerre, mais elles appartiennent à la science de gouverner les empires, plutôt qu'à celles de commander les armées; c'est la politique militaire.

Le principe fondamental de Jomini est certes inattaquable; il en est de même, à peu de choses près, de ses douze moyens. On pourrait plutôt discuter ses trois « combinaisons principales ». On a demandé ce que voulait dire « embrasser le théâtre d'opérations de la façon la plus avantageuse », ce que c'était que « le point décisif de la zone d'opérations ».

C'est en grande partie pour répondre à ces objections que Jomini rédigea, une vingtaine d'années plus tard, son *Précis de l'art de la guerre*.

La lecture de cet ouvrage n'est pas facile. On a reproché à Jomini d'être pédant; nous lui reprocherions plutôt au contraire, de ne pas l'être assez dans ses définitions; sous sa plume facile les mots « importants, décisifs; théâtre et zone; but et objectif » sont souvent employés l'un pour l'autre à quelques pages de distance. Il faut parfois vraiment de la bonne volonté pour saisir exactement l'idée de l'auteur à travers des contradictions apparentes. Aussi comprenons-nous que nos amis d'Outre-Rhin trouvent plus de plaisir et de profit à la lecture de Clausewitz que de Jomini. De même ils nous pardonneront de lire peu Clausewitz qui, déjà difficile dans sa langue natale, est souvent presque incompréhensible en traduction. Cela n'ôte d'ailleurs que peu de chose aux mérites intrinsèques des deux grands écrivains; il va de soi que des œuvres de cette envergure ne se lisent pas comme un feuilleton.

Voici en somme la théorie de la guerre d'après Jomini, telle qu'elle ressort de l'étude des dernières éditions de son *Précis* :

*La guerre n'est pas une science exacte, mais un art soumis*

à quelques principes généraux, et un drame terrible et passionné dont les résultats sont subordonnés à une foule de complications morales et physiques.

Aucun système de tactique ne saurait garantir la victoire quand le moral de l'armée est mauvais, et même quand il serait excellent la victoire peut dépendre d'un incident comme la rupture des ponts à Essling.

L'art de la guerre comprend quatre parties principales.

La politique de la guerre, la stratégie, la tactique et la logistique.

La *politique de la guerre* comprend les combinaisons par lesquelles l'homme d'Etat doit juger lorsqu'une guerre est opportune et déterminer les diverses opérations qu'elle nécessitera pour atteindre son but. Donc c'est à la politique de décider si la guerre sera offensive ou défensive. Les principes de la politique de la guerre subissent des modifications par l'état moral des peuples, par les localités, par les hommes qui sont à la tête des armées et des Etats.

Lorsqu'une invasion est lointaine, c'est à la politique plus qu'à la stratégie qu'il faut avoir recours pour en assurer le succès (1812); pour l'invasion d'un Etat limitrophe, ce sont les lois de la stratégie qui décident (1800, 1805, 1806).

Pour bien faire la guerre il faut en premier lieu de bonnes institutions militaires, une armée bien organisée, bien disciplinée, bien instruite et surtout bien conduite.

Une belle armée bien manœuvrière, bien disciplinée mais sans conducteurs habiles et sans réserves nationales laissa tomber la Prusse en quinze jours sous les coups de Napoléon.

Les qualités essentielles d'un général d'armée sont le grand caractère qui mène aux grandes résolutions et le sang-froid qui domine les dangers. Le savoir n'apparaît qu'en troisième ligne, mais il est un auxiliaire puissant. La réunion d'une sage théorie avec un grand caractère constituera le grand capitaine.

La *stratégie* est l'art de diriger les masses sur le théâtre de la guerre.

La *tactique* est l'art de mettre en action ces masses là où la stratégie les aura rendues présentes.

*Le principe fondamental de la stratégie et de la tactique est de s'assurer la supériorité des forces au point décisif.*

La *logistique* n'est pas une science à part, c'est l'application



pratique des trois autres branches aux détails d'exécution ; nous n'y reviendrons donc pas.

Si nous relisons ce qui précède, nous constatons que dans son *Précis* Jomini restreint formellement l'application de son principe fondamental à la stratégie et à la tactique et reconnaît que la politique de la guerre n'est soumise à aucune règle fixe. Ceci est très important à retenir, car nous verrons que Clausewitz n'est pas loin de soutenir le contraire, ce qui pourrait conduire à la conclusion finale que le maréchal de Saxe avait raison lorsqu'il disait : « Toutes les sciences ont des principes, la guerre seule n'en a point. » Nous croyons, au contraire, que l'étude attentive de Clausewitz et de Jomini prouve que non seulement la stratégie et la tactique, mais aussi la politique de la guerre, sont soumises à un certain nombre de principes dont l'application procure, à chances égales, le succès.

Sans vouloir suivre Jomini dans tous ses développements, constatons ce qui suit :

*En tactique*, l'art consiste à reconnaître le point décisif du champ de bataille, ce qui est une affaire de coup d'œil, et à y bien engager les troupes, ce qui est une affaire de service d'état-major et de tactique de détail. La tactique c'est le choc, c'est le « drame passionné » subordonné à une foule de complications morales et physiques. A part le principe général de la supériorité au point décisif, les règles de la tactique varient avec la qualité des troupes, l'armement, le terrain.

La *stratégie* par contre est soumise à un certain nombre de principes immuables, découlant de l'application du principe général. Ce sont en somme ceux que l'on trouve sous chiffres 1<sup>o</sup>, 2<sup>o</sup>, 3<sup>o</sup>, 4<sup>o</sup>, 7<sup>o</sup> et 11<sup>o</sup> des principes de 1807.

Le point 1<sup>o</sup> « initiative stratégique » s'y trouve quelque peu atténué. En 1807, Jomini, sous l'impression toute fraîche des foudroyantes campagnes d'Ulm et d'Iéna, attribuait la plus grande importance à cette initiative. Plus tard, se souvenant que Frédéric avait obtenu de grands succès par la défensive stratégique jointe à une énergique offensive tactique, il est moins positif et s'exprime comme suit :

« La guerre une fois résolue, la première chose à décider c'est de savoir si elle sera offensive ou défensive. L'offensive est presque toujours avantageuse en stratégie ; le but de la guerre peut cependant conduire à préférer la défensive, avec retour

offensif. » (Ainsi en 1805 et 1806 les Autrichiens et les Prussiens avaient intérêt à rester sur la défensive jusqu'à l'arrivée des Russes.)

Jomini a par contre beaucoup développé les points 2<sup>o</sup> et 3<sup>o</sup> traitant de la direction à donner aux mouvements. C'est la partie la plus importante de son œuvre et celle qui a donné le plus de prise à la discussion. Personne ne contestera, je crois, la justesse des principes posés à ce sujet en 1807, c'est-à-dire qu'il faut attaquer l'ennemi sur son centre ou sur une extrémité suivant qu'il occupe un front étendu ou non, et qu'il ne faut attaquer les deux extrémités à la fois que si l'on dispose d'une grande supériorité, soit matérielle, soit morale. Ceci est, à vues humaines, indiscutable et immuable. Il n'en est pas de même de tous les corollaires que Jomini en a tirés.

La stratégie étant en somme l'art de conduire une armée d'un point à un autre, le problème consiste à déterminer le point de départ (base d'opération chez Jomini); le point à atteindre (point objectif chez Jomini); le chemin (lignes d'opérations chez Jomini); la manière de marcher.

Voyons comment Jomini résoud ces quatre questions :

« Le premier point d'un plan d'opération est, nous dit-il, de s'assurer d'une bonne *base d'opération*; on nomme ainsi la fraction d'un état d'où une armée tirera ses ressources et renforts.

Les meilleures bases sont celles qui figurent un angle rentrant, elles facilitent les changements de front et procurent deux lignes de retraite.»

On a critiqué cette assertion; nous verrons que Clausewitz attache fort peu d'importance à la forme de la base; ses prétendus disciples, les généraux allemands, n'en font pas de même si l'on en juge par la forme concave de leur base d'Alsace-Lorraine. On pourrait tout au plus soutenir que l'assertion de Jomini est oiseuse, car la base d'opération est intimement liée à la frontière et on est bien obligé de la prendre comme elle est; mais l'objection est spécieuse, car ne put-on rien changer à la situation, il est bon de savoir en apprécier les défauts et les avantages.

Aujourd'hui, la base est donnée d'avance par le système des forteresses et les plans de mobilisation.

Ce qui joue le rôle principal dans le plan de campagne, c'est la détermination du point à atteindre (*point objectif*).

Ici il importe de ne pas laisser s'introduire de confusion entre les mots but et objectif.

Le *but de la guerre* est donné par la politique. Nous l'étudierons plus en détail avec Clausewitz; Jomini en parle à peine; qu'il nous suffise de dire que le but de la guerre est d'imposer notre volonté à l'ennemi.

L'*objectif final* sera le centre de puissance de l'ennemi, soit en général sa capitale. Cet objectif final pourra rarement être atteint d'une seule haleine; les opérations auront donc, dans la règle, un ou plusieurs objectifs intermédiaires, dont le premier sera la principale armée ennemie.

Le choix des *points objectifs*, dit Jomini, dépendra du *but* de la guerre. Dans la guerre d'invasion la capitale est ordinairement le point objectif<sup>1</sup>.

Et ailleurs :

L'armée assaillante devra s'attacher surtout à entamer sérieusement l'armée ennemie en adoptant pour cela d'habiles points objectifs de manœuvre, puis elle prendra pour objectif de ses entreprises subséquentes, des points géographiques proportionnés aux succès obtenus.

Et ailleurs encore :

On ne peut pas tracer d'avance le plan de toute une campagne. Le projet primitif indique le point objectif que l'on se propose, le système général qu'on suivra pour y arriver et la première entreprise que l'on formera dans ce but.

En d'autres termes, le plan indique l'*objectif final* et le *premier objectif*, qui en général sont respectivement la *capitale* et la *principale armée* de l'ennemi. C'est sauf erreur ce que l'on professe aujourd'hui et c'est Jomini qui l'a dit le premier et non Clausewitz, quoi qu'en dise le général Pierron dans la préface déjà mentionnée.

C'est sur le chemin qui mène de la base à l'objectif, c'est-à-dire sur les *lignes d'opérations* que les discussions ont surtout porté. Jomini distingue les lignes d'opérations simples et doubles, intérieures et extérieures, concentriques et divergentes; il considère le choix de la ligne d'opérations comme la base fondamentale du plan de campagne, et donne toute une série de maximes sur ce choix qui sont l'amplification des points 2<sup>o</sup> et 3<sup>o</sup> de 1807<sup>2</sup>. On peut les résumer comme suit : la meilleure direc-

<sup>1</sup> Nous aurions dit objectif final.

<sup>2</sup> Ici, Jomini se trouve en contradiction directe avec Clausewitz qui rejette comme inutile toute discussion sur l'opportunité de telle ou telle direction, et se borne à prescrire de marcher droit au but, et ajoute : « Bonaparte n'a jamais fait autrement. »

Nous discuterons plus loin cette stupéfiante assertion.

tion d'une ligne d'opérations sera sur le centre de l'ennemi (ligne intérieure) si celui-ci commet la faute de diviser ses forces sur un front trop étendu (ligne extérieure double ou multiple). Dans toute autre hypothèse, elle sera sur l'une des extrémités et de là sur les derrières du front d'opérations de l'ennemi (ligne extérieure simple). On choisira de préférence l'extrémité où l'on pourra le mieux séparer l'ennemi de sa base sans s'exposer à perdre la sienne (manœuvre d'Ulm et d'Iéna).

On n'a pas manqué d'objecter à Jomini, qu'en 1813, Napoléon manœuvrant sur la ligne intérieure, finit par être vaincu par les alliés manœuvrant sur trois lignes extérieures. Jomini a répliqué que quelques mois après, c'est cette même ligne extérieure qui lui a permis de tenir si longtemps tête à la formidable supériorité numérique des alliés qui auraient pu l'écraser s'ils avaient mieux coordonné leurs mouvements. Il admet d'ailleurs que les lignes extérieures multiples sont bonnes et produisent même les plus grands résultats lorsqu'on dispose d'une grande supériorité, ce qui était le cas en 1813.

Il admet en outre que la supériorité de la ligne intérieure diminue lorsque les forces à mettre en action sont trop considérables. Ainsi 100 000 hommes manœuvrant sur la ligne intérieure battront plus facilement trois armées isolées de 30-35 000, que cela ne serait possible à 400 000 hommes, manœuvrant contre trois armées de 135 000. Cela parce qu'une masse centrale trop forte perd en mobilité, et qu'une armée de 135 000 hommes pourra en général ou éviter son choc ou résister assez longtemps pour être secourue par les deux autres.

En somme, avec ce correctif, les principes stratégiques de Jomini sur les bases, objectifs et lignes d'opérations demeurent toujours la pierre fondamentale de la stratégie actuelle. Qu'ont fait les Allemands au début de la guerre de 1870, sinon percer le front trop morcelé des Français, comme le recommande Jomini ? Qu'ont-ils fait à Metz sinon manœuvrer sur la droite et les derrières des Français, et les séparer de leur base sans exposer la leur ? Qu'ont-ils fait à Sedan sinon profiter de leur supériorité numérique pour manœuvrer sur les deux extrémités de l'ennemi et aboutir à l'enveloppement stratégique et tactique ?

Nous avons dit plus haut qu'outre le choix de l'objectif et de la direction, il fallait encore déterminer la *manière de marcher*.

Voici ce qu'en dit Jomini :

Il faut :

1° Imprimer à ses masses la plus grande activité et la plus grande mobilité possibles.

2° Combiner les mouvements de ses colonnes de manière à embrasser sans les exposer le plus grand front stratégique possible; prendre d'avance ses mesures de concentration pour réunir ses masses lorsqu'il s'agira du choc décisif.

Personne n'aura, sans doute, rien à reprendre à la première de ces maximes.

Quant à la seconde, n'est-elle pas identique, sous une forme moins laconique, au fameux principe allemand :

*Getrennt marschiren und vereint schlagen?*

(A suivre.)

L.

  
